

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 46 (1938)
Heft: 3

Artikel: F. C. de La Harpe écrivain
Autor: Perrochon, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-36098>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

F. C. de La Harpe écrivain

L'œuvre littéraire de F. C. de la Harpe est étendue. Le *Dictionnaire* d'A. de Montet énumère trente-sept ouvrages, et cette liste est incomplète.

Une œuvre diverse. Les *Lettres de Philanthropus*, les deux volumes des *Essais sur les Constitutions du Pays de Vaud*, les *Observations sur le Précis historique*, de Seigneux, alternent avec des appels, des protestations, un catéchisme civique, des oraisons funèbres, des dissertations scientifiques. N'oublions pas une correspondance dont une partie seulement a été publiée, les *Mémoires* inédits dont Aarau possède l'original et notre Bibliothèque cantonale une copie.

Une telle production ne peut être ramenée à l'unité. Nés des circonstances, la plupart de ses écrits doivent leur intérêt aux idées du moment, soit qu'ils les défendent, soit qu'ils les attaquent. Les nécessités de l'apologie ont souvent présidé à leur élaboration. Ils fournissent des documents à l'historien plus qu'au critique littéraire, a-t-on dit. Cependant, dans l'histoire de nos lettres, l'œuvre de la Harpe a sa place, à elle, distincte des *Réflexions* de Philippe Secretan, son compagnon de disgrâce, ou des *Lettres* de Glayre, ou des pages incisives du Dr Miéville ; à côté des œuvres d'Henri Monod, de Rovéréaz, et de ce J.-J. Cart, qui, par son ironie, sa logique, sa langue âpre et nerveuse, demeure le meilleur des écrivains politiques qu'ait produits notre Révolution.

* * *

Un court aperçu ne peut donner de l'œuvre littéraire de La Harpe une vue complète, encore moins une analyse approfondie. Il ne peut être que le simple rappel de quelques-unes de ses caractéristiques, que M. Mœckli-Cellier dans son intéressante étude sur la *Révolution française et les écrivains suisses romands* a mises en valeur.

« L'homme d'Etat en La Harpe absorba l'homme de lettres », écrit Virgile Rossel. On pourrait ajouter que l'homme de lettres a eu néanmoins quelque influence sur l'homme d'Etat. Dans sa manière de résoudre parfois des problèmes complexes par les arrêts de raisonnements théoriques, par un certain dédain des contingences matérielles, une ignorance voulue ou candide des desseins ténébreux d'amis peu sûrs, il y a de l'intellectuel, qui, coûte que coûte, poursuit une idée, et dans le silence du cabinet échafaude un système plus que de l'homme politique habile à connaître gens et choses et rompu à leur maniement.

A chaque étape des événements, La Harpe ressentait le besoin de marquer le point ; de rappeler les principes sur lesquels reposait son action. A ne vouloir considérer que les idées elles-mêmes, l'ampleur de ses traités pourrait être réduite. Dans l'exposé de ses thèmes préférés, il y a des subtilités longuement déduites, des constructions fragiles. La théorie des Etats généraux du Pays de Vaud et de la garantie française, les trois cents pages où il énumère les motifs historiques ou juridiques qui légitiment la résurrection de son pays, présentent plus d'une affirmation contestable, et n'ont guère frappé nos pères, sollicités par des raisons plus pratiques ; leur seul effet a été de servir les désirs d'invasion du Directoire.

Le tableau que La Harpe a tracé de l'oligarchie bernoise, mauvaise imitation, d'après lui, de celle de Venise ;

les reproches dont il accable les patriciens rapaces, accablant leurs sujets sous des impôts nombreux, qui servaient à payer leur luxe scandaleux et les dépenses insensées de quelques familles aristocratiques livrées à tous les vices et aux pires débauches ; cette Berne qu'il représente corrompue et n'ayant rien à envier à Sodome ; ce pouvoir absolu sans contrôle, maintenant dans une ignorance voulue et la superstition une nation réduite en esclavage ; ces écoles où l'on n'apprenait que « le fatras » du catéchisme d'Osterwald et « à hurler des psaumes » ; ces collèges qui ne valaient guère mieux et où l'on dégoûtait les élèves des œuvres admirables de l'Antiquité ; une académie faible et inerte ; un clergé mal payé, dévotement soumis au culte des tyrans, vil instrument de leur puissance... Voilà une critique que l'on ne peut enregistrer que partiellement. LL. EE. ont manqué de psychologie ; elles n'ont pas su s'adapter aux conditions nouvelles, leur main de fer ne fut point assez parée d'un gant de velours. Leur gouvernement n'a pas eu que des manquements. Et quand La Harpe leur reproche de n'avoir pas rendu nos rivières navigables, il oublie que pour transformer la Veveyse, la Broye ou le Talent en canaux hollandais, il aurait fallu non des baillis, mais des magiciens.

Les pages que La Harpe consacre à la Révolution française, au 10 août « guet-apens tendu à la liberté par les Suisses réactionnaires », à la campagne de 1798 et à l'occupation qui en fut la conséquence mériteraient aussi plus d'une correction. Par haine de Berne, par passion, La Harpe est toujours resté à la Montagne, énergique, intrépide, spartiate ; les intrigues, les cabales, la luxure effrénée de l'époque du Directoire lui ont échappé, comme les rigueurs de l'invasion. Le refrain revient sans cesse : « Ces maux sont l'œuvre de l'autarchie de Berne. » La

prise du trésor bernois : « il appartenait aux Français par les lois de la guerre » ; Rapinat : « brave homme, un peu vaniteux, mal conseillé » ; Reubel : un bienfaiteur ; le massacre du Nidwald : un fait sans importance, dont les victimes sont les responsables ; et dans le *Mémoire justificatif* le grand rêve unitaire : « fondre les peuplades diverses de l'Helvétie en un seul corps de nation ».

Des opuscules de l'époque révolutionnaire se détache ainsi un La Harpe qui, dans son enthousiasme à imposer à son peuple les bienfaits des *Droits de l'homme*, ne réalise pas que, soumise à l'emprise étrangère, la Suisse n'était pas libre.

Trente ans plus tard, dans les *Observations*, reprenant sa vie politique, du séjour en Russie au congrès de Vienne, les mêmes arguments reviennent. Leur âpreté est cependant tempérée par la joie que lui causent les progrès réalisés par le canton libéré. Mais les partisans attardés de l'ancienne Berne provoquent encore sa colère. En 1837, en réponse à une biographie où l'avoyer de Mülenen était fort encensé, et l'action de La Harpe imputée à des motifs personnels ou intéressés, le vieux lutteur reprend sa plume acérée d'autrefois.

L'œuvre littéraire de La Harpe, au cours des loisirs de sa vieillesse, s'est accrue. Sans renier son passé, ni les principes qui lui demeurent chers, l'auteur publie un catéchisme civique : *Souvenirs de l'histoire suisse présentée sous forme de dialogue*, dont la seconde édition, en 1837, est son testament public. Attachement aux fondateurs de la Confédération, à Tell, à Winkelried, aux mânes desquels il avait déjà dédié ses *Essais* ; reconnaissance à la France révolutionnaire ; désir que le canton de Vaud continue dans une voie progressiste : législation perfectionnée, multiplication des routes, mœurs hospitalières,

gouvernement ferme. Un esprit fédéraliste tempère alors ce que l'unitaire avait d'excessif.

L'horizon s'est élargi. Et La Harpe se passionne pour les sciences naturelles qui l'avaient enchanté dès sa jeunesse. Dans la notice nécrologique d'Albert Ruegger, savant et homme politique, dans celle de Louis Reynier, l'égyptologue devenu conservateur de nos antiquités, il émet des considérations scientifiques. Enfin, certaines de ses confidences que Monnard et D.-A. Chavannes ont reproduites, montrent que son déisme s'est un peu rapproché du catéchisme et des psaumes, dont autrefois il avait médité, et l'accueil qu'il réserve à plus d'un ecclésiastique prouve que tendant à oublier l'opposition qu'un Lavater et d'autres prédicateurs avaient fait à sa politique, il ne voyait plus alors dans les pasteurs que des gens « évacuant leur bile en chaire » sous le prétexte de commenter quelque texte de l'Ancien Testament.

* * *

Si l'on ne veut pas avoir de cette œuvre une idée trop sommaire, il convient de ne pas négliger les inédits. Moins les innombrables cahiers de ses cours à ses élèves russes que ses mémoires et ses lettres, et aussi l'*Itinéraire à Rome*, qu'il rapporta de son voyage en 1818-1819, où il avait servi de mentor au grand-duc Michel.

Itinéraire qui est à la manière d'un Baedeker, indiquant toutes les curiosités naturelles, toutes les richesses artistiques des villes parcourues avec une minutie extrême, puisque même un chien, qui n'avait que les deux pattes de derrière et qui marchait fort bien, est signalé. Si certaines statues comme une Eve, si belle qu'on lui souhaite la vie, sont l'objet de commentaires enthousiastes, d'autres paraissent au voyageur des spécimens d'un

art contestable. Et il aime à se souvenir des Milanaises « causantes et aimables », des yeux noirs des dames de Rimini, qui lui font souvenir d'autres yeux noirs des bords du Léman. Il aime les huîtres de Pessaro, excellentes, dans une auberge mauvaise et chère. Car les ombres ne manquent pas au tableau. Les postillons qui lui escroquent un ducat de plus qu'il ne leur devait, les marchands de Lorette à la dévotion ardente, mais à l'honnêteté relative lui laissent un souvenir peu agréable ; et les douaniers de Pavie — « douane où il fallut absolument ouvrir nos valises » — provoquent son étonnement. Curieux de tout, il n'omet rien, ni les salles d'anatomie de Bologne, ni les ermitages de Spollette : « L'institution des ermites n'a rien de répréhensible ; si je voulais fuir le monde, je me retirerais dans les environs de Spollette, sur le M^t S^t Luca. » Et dans Milan, couvert de neige, il rencontre avec joie des savants fort honnêtes et un abbé érudit.

Des *Mémoires*, plusieurs pages seraient à signaler. Vous connaissez le récit de l'évasion de Payerne, la fuite par la vieille porte dans la nuit, la peur que lui causèrent de pacifiques chevaux, qu'il crut être des gardes à sa poursuite, le saut de la haie où il déchira sa culotte, accroc dissimulé par les pans de sa veste noire, la rencontre des bûcherons d'Yvonand qui le prirent pour un pasteur poursuivant dans les bois la méditation d'une homélie ; le tête-à-tête avec le hérisson que le fugitif pensa dévorer à belles dents... Et le charmant portrait du bon Dr Favre, en compagnie de qui l'adolescent déambulait sous les ombrages de Rolle : « J'étais tranchant et chaleureux comme un jeune homme. M. Favre me laissait abonder dans mon sens, m'écoutait tranquillement ; puis, au lieu de m'accabler sous le poids de sa science, et de choquer mon jeune

amour-propre, par des arguments discrets, il se bornait à me les présenter sous la forme douce et agréable de simples considérations et passait à d'autres objets, bien assuré que ses paroles ne seraient pas perdues. J'ai dû à cet excellent homme une bonne partie de ce que je suis devenu par la suite... »

La *Correspondance* de La Harpe, aux sujets multiples, est aussi riche en descriptions bien venues, en remarques intéressantes. Je me bornerai à rappeler la missive adressée à son père : nouvelles de Russie, voyage en traîneaux, compliments que Catherine a daigné lui faire ; souvenirs de Rolle, de Perroy, d'Aubonne, de Nyon, de la bonne grand-maman, et de l'oncle, et de Lisette. Il a décoré sa chambre avec des estampes qui le transportent sur les bords du Léman. Il porte les bas « beaux et bons » que ses parents lui ont envoyés. Quand il a quelque nostalgie, et que la vue des estampes ne suffit pas à la dissiper, il prend au fond de son armoire un pot de confiture d'abricots de la Côte, « de ce pauvre abricotier que j'ai tant maltraité jadis à coups de perche, et à la caducité duquel j'ai peut-être contribué par ma maladresse et ma gloutonnerie ».

* * *

Une œuvre diverse. Elle l'est enfin par son style. Les traités de La Harpe, même ceux de sa vieillesse, sont fidèles à l'esthétique de la période révolutionnaire, où la diction, la vigueur de la voix, le pathétique des circonstances étaient tout. Pour remplacer le verbe obscur, les écrivains de cette époque recouraient à la grandiloquence, aux épithètes accumulées, aux lieux communs. Et La Harpe, comme M. Mœckli-Cellier l'a remarqué avec raison, use avec zèle de clichés alors à la mode. Il parle sans

cesse des tyrans frappant les parias de leur férule, d'ilotes courbant le dos sous la verge des oligarques. Les Bernois sont invariablement et tout ensemble des Machiavels et des Bédiens. Ce vocabulaire contribue à une monotonie qui nous apparaît lassante.

Dans les *Mémoires*, surtout dans la *Correspondance*, La Harpe se révèle un écrivain net, vivant. Sa langue, peu châtiée, est agile, prime-sautière, pittoresque. Elle traduit l'homme, ses emportements, sa générosité. Quand le tribun se tait, que les âpretés de la polémique, le souvenir douloureux des attaques subies s'apaisent, on voit alors se détacher mieux la silhouette du jeune maître des princes russes, l'exilé du Plessis-Piquet, le vieillard qui accueillait Sainte-Beuve, Victor Cousin, d'autres hôtes illustres, dans sa bibliothèque, sous les bustes de Socrate et de Cicéron, et le tableau de Catherine en bonnet à poil et en redingote belliqueuse, en face de cet autel curieux où le républicain incorruptible déposait en été les fleurs de son jardin, en hiver un bouquet d'immortelles, devant un Alexandre voilé de crêpe. Un La Harpe qui était sensible aux beautés naturelles ; certaines de ses descriptions sont charmantes ; et, on sait comment du panorama lémanique, il ne pouvait se rassasier. Un La Harpe, enfin, «citoyen suisse des cantons de Vaud et du Tessin», qui à chaque anniversaire du Grütli portait un toast à la femme de Stauffacher, en pensant sans doute à une autre présence féminine, toute proche : cette femme si distinguée qui sut l'entourer d'une longue affection. Un La Harpe intime, qui s'inquiétait de la peine qu'il donnait à ses domestiques et qui, pour le développement de l'école populaire, léguait son plus beau bijou.

De cette œuvre littéraire se dégage un La Harpe, dont toutes les idées, pas plus que tous les actes, ne sont également admirables (nous n'avons pas à le proclamer héros infailible) ; d'un La Harpe, qui non seulement fut un homme d'Etat dont l'effet nous fut heureux, mais un « véritable homme de lettres », selon le mot d'Eugène Rambert, et qui fut davantage : un homme dont l'honnêteté, la générosité complétaient un tempérament impulsif et irritable, un type de Vaudois, qui pour être différent du Vaudois conventionnel, sage, prudent, réticent, n'en est pas moins de chez nous, et dont le meilleur de lui-même est précisément l'amour qu'il porta à son petit pays, qu'à la même époque et en des strophes bien connues, le doyen Curtat chantait « si beau ».

Henri PERROCHON.

**Les idées politiques
de F.-C. de La Harpe
au sujet d'une transformation du canton
de Berne en 1790**

On sait que lorsque commença la Révolution française, La Harpe était à St-Pétersbourg comme précepteur des grands-ducs Alexandre et Constantin. Adversaire depuis longtemps du gouvernement oligarchique de Berne, il pensa que ses compatriotes du Pays de Vaud devaient profiter du moment où l'attention des peuples était fortement attirée par les nouveaux principes proclamés en